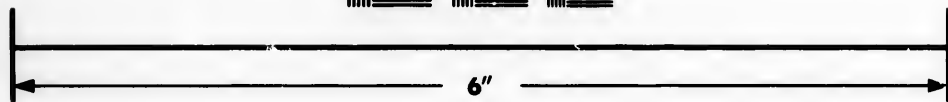
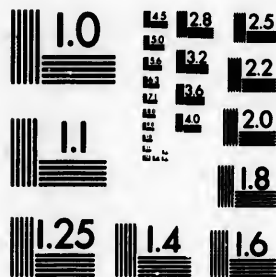


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**



**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

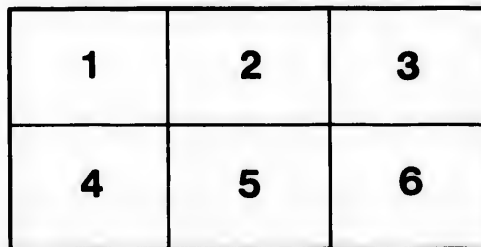
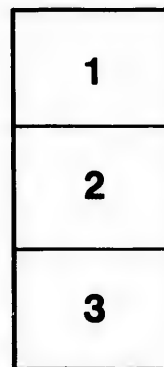
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire  
détails  
ues du  
modifier  
ger une  
filmage

ées

re

y errata  
d to  
at  
le pelure,  
con à

I

LE

*Repr*

Chez  
bou

**L'INCENDIE  
DU VILLAGE;  
OU  
LES REPRESAILLES MILITAIRES,  
MÉLODRAME  
EN TROIS ACTES, A SPECTACLE;**

*De M. LEBLANC;*

Musique de M. UELL;

*Représenté pour la première fois, à Paris; sur le  
Théâtre de la Gaité, le 11 Juin 1818.*

---

**PARIS;**

**Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,  
boulevard S. Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry;**

.....  
Imprimé de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22;  
.....

1818.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

- LE GÉNÉRAL**, commandant l'avant-garde de l'armée des États-Unis d'Amérique. *Ferdinand.*  
**WILSON**, Colonel, commandant un des régimens de l'avant-garde. . . . *Grévin.*  
**SEYMOUR**, Capitaine, Aide-de-camp du Général. . . . . *Alexandre.*  
**SIDNEY**, Maire d'Ellenbourg. . . . *Marty.*  
**SMITH,** } Habitans d'Ellenbourg . . { *Michelan.*  
**FOX,** } } *Lequien.*  
**TOM**, Concierge de l'hôtel de - ville d'Ellenbourg. . . . . *Duménils.*  
**CLARA**, fille de Sidney. . . . . *M<sup>lle</sup>. Adèle Dupuis.*  
**BETTI**, femme de Tom . . . . . *M<sup>lle</sup>. Emilie Hugons.*  
**Officiers, Soldats des États-Unis.**  
**Habitans d'Ellenbourg.**

*La pièce se passe pendant la dernière guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, à Ellenbourg, sur le territoire du Canada, pres des frontières des États-Unis.*

L'IN

Le thé  
l'arm  
la ter

LE C  
( Il fa  
sentinell  
promèna  
une tabl  
écrit. De  
dans la

Qui vi

Vivand

Qui vi

Amis,

Ah!

Hier,  
Comme  
Unis, e  
mons m

C'est

M. le

Volo

( *Smith*

Va y

( *Fox*

# L'INCENDIE DU VILLAGE.

## ACTE I<sup>er</sup>.

*Le théâtre représente le camp de l'avant-garde de l'armée des États-Unis. Sur le devant de la scène, la tente du Général ouverte du côté des spectateurs.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL, SEYMOUR, SMITH, FOX, UNE SENTINELLE.

*(Il fait encore nuit. L'armée repose dans ses tentes. Une sentinelle veille sur les faisceaux d'armes; une autre se promène près de la tente du général; celui-ci, assis devant une table, réfléchit, consulte une carte de géographie et écrit. Des officiers, parmi lesquels est Seymour, dormant dans la tente du général, à terre, sur des peaux d'ours.)*

LA 1<sup>re</sup>. SENTINELLE.

Qui vive ?

SMITH, encore dans la coulisse.

Vivandiers d'Ellenbourg. *(Il entre suivi de Fox.)*

LA 2<sup>me</sup>. SENTINELLE.

Qui vive ?

FOX.

Amis, qui vous apportent de bonne eau-de-vie.

LA SENTINELLE.

Ah ! ah ! c'est vous ! il est encore de bonne heure.

SMITH.

Hier, on s'est plaint de ce que nous venions trop tard. Comme vous êtes d'excellentes pratiques, messieurs des États-Unis, et que nous désirons surtout vous satisfaire, nous aimons mieux arriver trop tôt que trop tard.

LA SENTINELLE.

C'est fort bien.

FOX.

M. le grenadier, voulez-vous l'étenne de nos provisions ?

LA SENTINELLE.

Volontiers.

*(Smith et Fox prennent chacun, dans leur panier, une bouteille et un petit verre.)*

SMITH, bas à Fox.

Va voir ce que fait le général.

*(Fox veut approcher de la tente du général. La sentinelle se place devant lui et l'arrête.)*



LA SENTINELLE.

Allez-là!

FOX.

J'allais offrir nos services à votre général.

LA SENTINELLE.

Attendez qu'il vous appelle.

SMITH, à part.

Faisons-le causer.

LA SENTINELLE.

Eh! bien, cette eau-de-vie?

FOX.

La voici, M. le grenadier. ( Il passe de l'autre côté de la sentinelle et lui verse à boire. )

SMITH, pendant ce temps.

Est-il vrai que vous devez marcher sous peu de jours pour attaquer l'armée anglaise?

LA SENTINELLE.

Je n'en sais rien. ( Elle boit d'un trait et tend son verre. )

FOX, lui versant à boire.

On dit que vous allez quitter vos positions, pour vous porter en avant?

LA SENTINELLE.

Je n'en sais rien. ( Même jeu de théâtre. )

SMITH, lui versant à boire.

On assure que vous avez reçu des renforts considérables, et que ce camp est aujourd'hui trop resserré pour vous.

LA SENTINELLE.

Je n'en sais rien. ( Même jeu. )

FOX, riant.

Eh! que diable savez-vous donc?

LA SENTINELLE.

Boire, me battre et me taire.

FOX, lui offrant à boire.

Encore un coup.

LA SENTINELLE.

Non. Voici votre argent.

SMITH, le refusant.

Gardez, et causons.

LA SENTINELLE.

Prenez, et silence!

SMITH.

Nous permettez-vous d'attendre ici le réveil de vos camarades?

LA SENTINELLE.

Oui. Le jour va bientôt paraître. Vous pourrez rester-là... là! ( Il les fait ranger du côté opposé à la tente du général. )

FOX.

Merci de votre politesse, M. le grenadier.

Au re  
aporat

LE

Nou  
le-plus

Ne r  
moyen  
promis  
seins d

Je  
ce ser  
on ne  
n'avait

Cro  
et m'a

Je

C'e  
que n  
pour  
habit

Ou  
que c

J'a

Et

J'a  
le ré  
trois

Le  
nète  
Mais  
sa fil  
ravai

Au revoir. (*Elle s'éloigne un peu ; et au même instant, un caporal, suivi de soldats, vient la relever et l'emmène.*)

## S C È N E I I .

LE GÉNÉRAL, SEYMOUR, SMITH, FOX, OFFICIERS, etc.

FOX, à demi-voix.

Nous commençons mal la journée. Nous tombons sur le soldat le plus terriblement discret que j'aie vu de ma vie.

S M I T H .

Ne nous décourageons pas : le hasard nous fournira d'autres moyens de nous procurer les renseignements que nous avons promis au général anglais, sur les positions, la force et les desseins de l'armée des Etats-Unis.

F O X .

Je le souhaite, car la récompense sera considérable. Ma foi, ce serait un bon métier que celui d'espion, si des deux côtés on ne passait pas pour des coquins, et si, à tout moment, on n'avait pas à craindre d'être... (*Il fait le geste d'être pendu.*)

S M I T H .

Crois-tu donc que ce soit l'appât des richesses qui me tente et m'anime ?

F O X .

Je crois que vous les aimez autant que moi.

S M I T H .

C'est le désir de la vengeance qui m'excite. Depuis un an que nous sommes venus nous établir à Ellenbourg, j'ai tout fait pour acquérir de la considération auprès du maire et des habitants.

F O X .

Oui ; et ce maire, l'orgueilleux Sidney, ne vous accorde que de l'aversion, du mépris même.

S M I T H .

J'aime sa fille, la jeune Clara.

F O X .

Et Clara vous déteste, vous fuit !

S M I T H .

J'ai un rival ; je le connais ; c'est le colonel Wilson, dont le régiment fait partie de l'armée des Etats-Unis, qui a depuis trois mois envahi notre territoire.

F O X .

Le colonel Wilson, ! C'est un officier très-distingué, un honnête homme, à ce qu'on dit, car moi, je ne m'y connais guère. Mais comment le rigide Sidney a-t-il pu se résoudre à donner sa fille à un ennemi des anglais, à un de ceux qui ont porté le ravage dans le Canada ?

S M I T H.

Il lui a les plus grandes obligations, et veut s'acquitter aussi envers lui. Le contrat de mariage entre Clara et Wilson sera signé aujourd'hui.... Mais aujourd'hui même ma vengeance doit éclater! Malheur à Clara et à son père! malheur à tous ceux qui osent se réjouir de l'affront qu'ils m'ont fait essuyer!

F O X.

Autant dire : malheur à tous les habitans d'Ellenbourg!

S M I T H.

Eh bien! oui... La forêt, qui sépare Ellenbourg et le camp de l'armée des Etats-Unis, assure le succès de mon projet.

F O X.

Quel est-il?

S M I T H.

D'attirer sur les habitans d'Ellenbourg les plus terribles effets de la colère des ennemis. Fox, je puis compter sur toi?

F O X.

Parbleu! vous m'avez si bien lancé que je ne peux plus reculer.

S M I T H.

Le premier officier ou soldat de l'armée des Etats-Unis, que nous apercevrons dans la forêt, seul et sans défiance...

F O X.

J'entends... Le coup est bien hardi!

S M I T H.

Ne crains rien! Je suis sûr de mon plan. Nous échapperons à tous les regards, à toutes les recherches!

F O X.

A la bonne heure! (*Dans ce moment, le général a fini d'écrire, il cachetta ses dépêches, et appelle.*)

L E G É N É R A L.

Seymour!

S M I T H, *bas à Fox.*

On parle dans la tente du général!

L E G É N É R A L, *appelant.*

Seymour!

F O X, *bas à Smith.*

C'est le général lui-même.

S M I T H, *de même.*

Ecoutez! (*Ils s'approchent de la tente autant qu'ils peuvent.*)

L E G É N É R A L.

Il dort profondément : hier au soir, il est rentré si fatigué! il m'en coûte de le réveiller, mais il faut que ses dépêches partent à l'instant. (*Il se lève et va réveiller Seymour.*)

( 7 )

FOX, *bas à Smith.*

Il est question de dépêches!

SMITH, *de même.*

Oui.... attention!

LE GÉNÉRAL.

Seymour! Seymour!

SEYMOUR, *s'éveillant en sursaut.*

Général, que désirez-vous? (*Il se lève promptement.*)

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, je suis fâché d'interrompre votre sommeil.

SEYMOUR.

Général, j'ai dormi deux heures, au moins, c'est bien assez.

LE GÉNÉRAL.

Seymour, vous avez toute ma confiance.

SEYMOUR.

Je tâche de m'en rendre digne.

LE GÉNÉRAL.

Et vous l'êtes; brave sur le champ de bataille, aimable et bon après le combat, vous êtes chéri de tout le monde; et comme le sort des armes m'a privé du seul fils que j'avais, vous m'en tenez lieu, mon ami!

SEYMOUR.

Que je suis sensible à tant d'affection!

LE GÉNÉRAL.

Puisse cette amitié, puisse cet attachement sincère ne vous être pas funeste comme à mon fils! Après lui, je vous choisis toujours pour les circonstances les plus périlleuses.

SEYMOUR.

C'est doubler vos bienfaits; vous daignez me chérir pour quelques bonnes qualités, vous m'estimez pour mon courage. Ah! c'est à présent que je crois vous appartenir par les liens du sang et de la nature.

LE GÉNÉRAL.

Venons aux preuves. Voici des dépêches de la plus haute importance pour notre général en chef.

FOX, *bas à Smith.*

Si nous pouvions nous en emparer!

LE GÉNÉRAL.

Je ne puis les confier à des mains plus sûres que les vôtres. Partez, mon ami, partez sur-le-champ pour le quartier général; afin d'arriver plus vite, prenez le chemin d'Ellenbourg.

SEYMOUR.

Oui, général. (*Il prend ses armes.*)

SMITH, *bas à Fox.*

Viens, Fox! point de bruit! suis-moi. (*Ils sortent doucement du même côté par où ils sont entrés.*)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, SEYMOUR.

LE GÉNÉRAL, *remettant les dépêches à Seymour.*

Mon ami, depuis notre invasion dans le Canada, notre po-

sition est délicate et difficile. Je m'en explique franchement dans ces dépêches, avec le général en chef : ainsi vous tenez en vos mains le sort de toute notre armée, dont il faut cacher surtout la situation inquiétante.

S E Y M O U R.

Combien je sens tout le prix d'une telle confiance ! (*Montrant les dépêches.*) Ces dépêches, on ne les aura qu'avec ma vie.

L E G É N É R A L.

Bien ! Seymour, vous attendrez la réponse du général en chef.

S E Y M O U R.

Oui, général.

L E G É N É R A L.

Voulez-vous que deux cavaliers vous accompagnent !

S E Y M O U R.

Non. Ces cavaliers ralentiraient ma course. D'ailleurs, depuis l'ordre qui rend les communes responsables des délits commis sur leur territoire, contre des militaires de notre armée, les routes sont sûres, et je n'ai aucun danger à redouter.

L E G É N É R A L.

Allez donc, mon ami, mon fils.

S E Y M O U R.

Votre fils, toujours votre fils ! c'est le nom le plus doux, et le titre dont je suis le plus fier. Adieu, mon père, je vais monter à cheval, partir, et je serai bientôt de retour.

( *Il sort du même côté que Smith et Fox.* )

#### S C E N E IV.

L E G É N É R A L, seul.

Aimable jeune homme ! plein de bonté, de talent et de bravoure ! oui, il remplace mon fils ! Lui et le colonel Wilson, voilà les modèles que je propose chaque jour à nos jeunes guerriers ! l'un pour l'ardeur, l'impétuosité qui décident souvent du succès ; l'autre pour le sang-froid, la prudence et la sagesse qui régient, modèrent et adoucissent la fureur des combats !... Mais achevons mes dispositions pour forcer l'armée anglaise à nous céder une nouvelle étendue de pays, moins épuisée de ressources en tous genres que celle où nous séjournons depuis plus de trois mois. Les soldats souffrent, et malheur au général qui, oubliant qu'il est leur père, ne s'occupe pas, avant tout, du sort de ses enfans.

( *Il se remet à écrire. Le tambour bat. Le camp s'agite. Il commence à faire jour : les officiers, les soldats sortent des tentes. Les officiers forment plusieurs détachemens à la tête desquelles ils vont de divers côtés faire des reconnaissances ; un de ces détachemens s'éloigne par la route qu'a prise Seymour : dans ce moment arrivent, d'abord Tom, ensuite Betti et d'autres vivandiers.* )

## SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, TOM, BETTI, OFFICIERS, SOLDATS, VIVANDIERS.

TOM, *accourant vers les Officiers.*

Me v'là, messieurs, me v'là. Ne vous impatientez pas, je vous en prie, me v'là.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Tout seul, maître Tom ?

TOM.

Oh ! que non.

BETTI, *entrant.*

Me v'là aussi, messieurs, toute à vot' service.

TOM.

Comme de coutume.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

A la bonne heure, gentille Betti, ne manquez jamais d'accompagner votre mari.

BETTI.

Oh ! j'n'ai garde, messieurs.

TOM.

Elle viendrait plutôt toute seule que d'y manquer (*à part aux autres officiers, tandis que le deuxième officier cause avec Betti d'un autre côté*), et ça me fait plaisir, voyez-vous, pasqu'elle a le tact pour débiter sa petite marchandise. D'abord on s'adresse à elle en l'appelant gentille par-ci, charmante par-là.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Et puis ?

TOM.

Et puis on la prend à l'écart, tandis qu'on me retient avec malice pour m'faire jaser.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Tu causes si bien.

TOM.

C'est pas ça. (*D'un ton plus bas.*) C'est qu'pendant qu'on m'occupe d'un côté, de l'autre on en conte à ma femme, on la cajole, on la presse. (*D'un ton élevé, ce qui fait un jeu de théâtre avec Betti et le deuxième officier.*) Mais je suis là, moi ! (*D'un ton plus bas.*) Et je fais semblant de n'rien voir, pasqu'elle vend deux fois plus et deux fois plus cher que moi. Elle a les gaudrioles, moi l'argent, et ça nous arrange au mieux.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Et nous aussi... Bon mari !

TOM, *bas.*

T'nez, t'nez ! dans c' moment-ci, regardez sans qu' ça paraisse ; regardez comme on la courtise.

*L'Incendie du Village.*

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Eh! non.

T O M.

Si fait! si fait! on la courtise; mais on va me l' payer. (*haut.*)  
Eh! ben, Betti, as-tu beaucoup vendu?

B E T T I, *embarrassée.*

Oh! mon dieu! j' n'ai...

2<sup>me</sup>. OFFICIER, *l'interrompant.*

Betti, voici le prix des douze petits verres que vous avez distribués à mes soldats.

B E T T I, *refusant de prendre l'argent.*

Moi, M. l'officier...

T O M, *prenant l'argent.*

Merci, mon officier. (*A part, aux autres officiers.*) Heim! vous l'avais-je dit? y n'en ont pas bu une seule goutte. (*Au deuxième officier.*) Mon officier en veut-il encore douze comme ça?

LES OFFICIERS, *riant.*

Non, non,

T O M.

Eu c' cas, j' nous en allons; viens, Betti.

LES OFFICIERS.

Déjà?

T O M.

Je suis b'en sensible, messieurs, au plaisir que vous témoignez à me voir parmi vous, à cause de ma femme. Mais chacun à son poste : vous, ici, et nous à Ellenbourg, où qu'y aura aujourd'hui une fête!

TOUS LES OFFICIERS.

Une fête?

T O M.

Superbe!

B E T T I.

Not' maire, M. Sidney, va fiancer sa fille, mademoiselle Clara; mais vous d'vez savoir ça, messieurs les officiers.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Nous! pourquoi?

T O M.

Pardine! mademoiselle Clara va épouser un des vôtres, M. le colonel Wilson.

B E T T I.

Brave, humain, généreux et amable, comme vous, messieur les officiers.

TOUS LES OFFICIERS.

Wilson!

LE GÉNÉRAL, *sortant de sa tente.*

Qui parle du colonel Wilson?

T O M.

C'est nous, général, nous annonçons à ces messieurs, ses fiançailles pour aujourd'hui.

(haut.)

L E G É N É R A L.

Pour aujourd'hui ! Il ne m'en a rien dit encore. Cela me surprend beaucoup. ( *Il rentre dans sa tente.* )

B E T T I, aux officiers.

Si vous voulez être de la fête, messieurs ?

us avez

L E S O F F I C I E R S.

Assurément.

T O M.

C'est juste. J' vous y introduirai, mes officiers.

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Toi ?

T O M.

Oui, moi, Tom Cruso, vivandier l' matin, concierge pendant la journée et c' soir maître des cérémonies d' la fête ; ça m' donne du relief, voyez-vous. V'nez, messieurs, v'nez, vous s'rez r'çus presqu'aussi b'en qu' moi-même.

Heim!  
te. (Au  
douze

L E S O F F I C I E R S, riant.

Vraiment.

B E T T I.

Oh ! mon dieu ! messieurs, vous et tous les vôtres.

T O M.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame Tom Cruso ? Certainement la grand' salle d'Ellenbourg est immense ! elle peut au besoin contenir de quarante-deux à quarante-trois personnes ; mais si tout l' camp y v'nait, y s'rait à craindre qu'on n' fût un peu gêné.

s témoi-  
ne. Mais  
ousqu'y

B E T T I.

C'est égal, messieurs ; p'us vous viendrez, p'us vous f'rez d' plaisir à nos dames.

T O M, riant.

Et à nos demoiselles. Et puis vous f'rez entrager les maris et les futurs. ( *Il verse de l'eau-de-vie dans un petit verre.* ) Allons, Betti, offre encore à ces messieurs.

e Clara;

L E S O F F I C I E R S.

Non, merci.

T O M.

Vrai ?... Il est versé... quoiqu' j'en f'rai ?

vôtres,

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Ce que tu voudras.

T O M.

Eh ! b'en, je l' prends pour mon compte. ( *Il l'avale d'un seul trait.* )

s, mes-

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Voici le colonel Wilson.

( *A ce nom, le général sort de sa tente.* )

( *Les officiers s'éloignent en entraînant Betti que Tom ne*



peut atteindre au milieu d'eux. Les soldats et les vivandiers sortent. Il ne reste qu'une sentinelle. Wilson entre.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, WILSON.

WILSON.

Général, je quitte Ellenbourg pour venir prendre vos ordres, et vous annoncer...

LE GÉNÉRAL, lui tendant la main.

Mon cher colonel, je m'attendais à vous voir ce matin.

WILSON.

Et vous m'avez rendu justice en pensant que je ne manquerais ni à mon devoir ni à l'amitié dont vous m'honorez. Général, je vais me marier.

LE GÉNÉRAL.

Je le sais. Vous avez donc reçu du ministre l'autorisation nécessaire ?

WILSON.

Appuyé de votre crédit, pouvais-je ne pas l'obtenir: je l'ai reçu hier.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Et vous concluez aujourd'hui ?

WILSON.

Un soldat, au milieu des hasards de la guerre, ne doit rien remettre au lendemain.

LE GÉNÉRAL.

Surtout lorsqu'il s'agit d'une femme jeune, belle, sage, que l'on aime tendrement, que l'on adore... Je vous approuve, mon ami.

WILSON.

Votre avènement met le comble à mon bonheur ! Cependant, je voulais attendre pour ce mariage que la guerre fût terminée : mais vous connaissez Sidney, le père de ma chère Clara... Son austérité naturelle dégénère, depuis quelque temps, en une sombre tristesse qui flétrit ses jours et dont on ne peut découvrir la cause ; le mariage de sa fille est la seule pensée qui semble l'attacher encore à la vie... Ses amis, Clara elle-même, persuadés que cet événement peut dissiper le chagrin qui le consume en secret, ont désiré que cette alliance ne fût plus différée. Vous concevez, général, que je n'ai pas opposé de grandes difficultés. Mon attachement pour Sidney, mon amour pour Clara, plaidaient à-la-fois en faveur de ce parti. Le plaisir qui nous rend heureux a bien plus d'attraits quand il fait le bonheur de tout ce qui nous entoure.

LE GÉNÉRAL.

Je conçois l'empressement que Sidney témoigne pour ce mariage: vous avez sauvé sa fille dans le premier moment

de notre invasion; vous avez depuis constamment écarté de lui et des habitans d'Ellenbourg, les malheurs inséparables de la guerre. Sidney, d'une famille très-distinguée, et d'une fortune considérable, ne fait que payer sa dette à la reconnaissance en assurant le bonheur de sa fille par le vôtre. Voilà, mon ami, ce que votre modestie vous empêche d'avouer; et tels sont les doux fruits de votre sage conduite et de vos nobles sentimens. Vous êtes du nombre de ces guerriers estimés qui se font honneur d'être chéris même de leurs ennemis. Mon cher Wilson, je prolongerai tant que je pourrai votre cantonnement à Ellenbourg.

W I L S O N.

Quelle bonté, et que de remerciemens je vous dois!

L E G É N É R A L.

Ne me remerciez pas. Je sers par là mon amitié, votre amour et notre pays.

W I L S O N.

J'accepte avec la plus vive reconnaissance! mais à une condition.

L E G É N É R A L.

Laquelle?

W I L S O N.

Que mon séjour cessera au moindre danger que vous pourriez courir, et surtout la veille de la première bataille! Je veux vaincre ou mourir à vos côtés.

L E G É N É R A L.

Voici ma réponse.

*(Il lui ouvre ses bras, et Wilson s'y précipite. On entend un grand tumulte. Les tambours battent le rappel: les trompettes sonnent. Les soldats accourent de tous côtés, et prennent leurs armes, ils se rangent en bataille. Un officier paraît; il est suivi de Tom et de Betti.)*

---

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, TOM, BETTI, SOLDATS, VIVANDIERS.

L E G É N É R A L.

Quelle est la cause de ce mouvement extraordinaire?

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Général, un crime affreux vient d'être commis.

L E G É N É R A L.

Un crime!

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Oui, général, le capitaine Seymour....

L E G É N É R A L et W I L S O N, *vivement.*

Eh bien, Seymour?

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

A été assassiné!

W I L S O N.

Grand dieu !

LE GÉNÉRAL.

Infortuné !

( *Silence de douleur et de consternation.* )

T O M , bas à Betti.

Allons-nous-en, ma femme... y sont en colère! y n'auront p'us ni faim ni soif. Allons-nous-en... n'y a rien d' bon à gagner ici.

B E T T I , de même.

J' n'ai p'us la force d' marcher !

( *Tom emmène doucement Betti. Ils sortent sans qu'on fasse attention à eux.* )

1<sup>er</sup>. O F F I C I E R.

Voici les soldats qui rapportent le corps de notre malheureux camarade.

W I L S O N , qui a remonté le théâtre.

Ils l'ont couvert des lauriers que , si jeune encore, il avait déjà cueillis.

( *Des officiers entrent ; ils sont suivis des soldats qui portent sur un brancard le corps de Seymour, couvert d'un manteau sur lequel sont des branches de chêne.* )

---

S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS , OFFICIERS , SOLDATS.

LE GÉNÉRAL , s'approchant du brancard.

O mon jeune ami ! toi , en qui j'avais placé de si flatteuses espérances ! et que je croyais appelé aux plus brillantes destinées , voilà donc le sort qui t'était réservé ! Tu péris à la fleur de ton âge , au milieu de tes succès ! Tu péris sans gloire pour toi-même , sans utilité pour ta patrie ! et c'est moi , moi , ton second père , qui t'ai envoyé à cette mort obscure !... Ah ! pardonne à mon imprudente amitié !... Soldats , on vous a lâchement ravi un de vos braves compagnons d'armes , un de ceux qui vous honoraient le plus , soldats , vous le vengerez.

T O U S.

Oui !

LE GÉNÉRAL , à Wilson.

Colonel , retirez de sa ceinture les dépêches dont il était porteur.

( *Le colonel obéit. Il s'approche du corps de Seymour. Les soldats soulevent le manteau de manière que les spectateurs ne peuvent pas voir le corps. Wilson jette un regard sur le manteau que l'on abaisse aussitôt.* )

LE GÉNÉRAL.

Brave Seymour ! pourquoi n'ai-je pas insisté pour te donner une escorte ? devais-je en croire l'excès de ton courage ?

WILSON.

Général, on lui a enlevé ses dépêches avec sa ceinture !

LE GÉNÉRAL.

Ses dépêches sont enlevées ! le crime était médité ; je n'en doute plus ! Où a-t-il été assassiné ?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Dans la forêt d'Ellenbourg.

LE GÉNÉRAL, au colonel.

Dans la forêt d'Ellenbourg !

WILSON.

Grands dieux ! A-t-on quelques indices sur les auteurs d'un pareil attentat ?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Aucun. Lorsque le corps de Seymour a été trouvé par ceux de nos soldats en reconnaissance, que le bruit d'une arme à feu avait attirés sur le lieu de l'assassinat, les meurtriers avaient déjà fui.

WILSON.

A-t-on du moins suivi leurs traces ?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Nous avons fouillé toute la forêt ; nous n'avons vu personne. Le seul indice contre eux peut être cette arme trouvée près de l'endroit où le crime a été commis.

LE GÉNÉRAL.

Gardons cette arme avec soin.

WILSON, à part.

Ce fusil porte les armes de Sidney, du père de Clara !

LE GÉNÉRAL.

Officiers, soldats, un ordre du général en chef, ordre sévère que j'espérais ne voir jamais exécuter, m'impose un devoir terrible, que votre sûreté doit me rendre sacré. Le ciel m'est témoin du regret que j'éprouve par la nécessité seule de le rappeler, mais je dois l'accomplir. Trop de crimes semblables à celui dont nous gémissons ici, ont déjà été commis sur d'autres points depuis le commencement de la guerre.... Il est temps enfin qu'un exemple effrayant mette un terme à ces forfaits !

WILSON.

Grand dieu ! qu'allez-vous ordonner ?

LE GÉNÉRAL.

Si dans douze heures, les meurtriers du capitaine Seymour ne sont pas découverts et remis entre mes mains par les habitans d'Ellenbourg, cette commune sera exécutée militairement.

WILSON.

Quoi ! vous livreriez à la dévastation et aux flammes !....

LE GÉNÉRAL.  
Le territoire sur lequel a été commis cet horrible attentat au droit des gens.

WILSON.  
Les habitans d'Ellenbourg sont étrangers à ce crime ; j'en réponds ! je les connais.

LE GÉNÉRAL.  
Qu'ils recherchent , qu'ils saisissent les coupables , et qu'ils me les livrent !

WILSON.  
Mais , s'ils ne le peuvent ?

LE GÉNÉRAL.  
Plus de surveillance de leur part aurait prévenu cet odieux événement. Leur punition instruira leurs concitoyens.

WILSON, *aux genoux du général.*  
Grace ! grace pour eux ! je vous en conjure !

LE GÉNÉRAL, *le relevant.*  
Les lois de la guerre autorisent ces représailles , les circonstances où nous nous trouvons les commandent impérieusement. Colonel , je conçois votre douleur et je la partage ; mais le crime que je punis , intéresse toute l'armée et le sort même de notre pays. Les dépêches que portait Seymour renferment le secret de nos forces et de nos desseins. Leur perte compromet nos succès , et peut faire changer , en faveur des Anglais , nos victoires en défaites ! Que votre ame s'attendrisse sur le malheur de ceux qui vous sont chers , je ne puis vous en blâmer ; mais un guerrier consulte d'abord l'intérêt de sa patrie , et quelque rigoureux que soient les devoirs qu'elle lui trace , il sait leur sacrifier tout. L'ordre du général en chef est immuable , il doit être exécuté. (*Aux officiers.*) Qui de vous , messieurs , se chargera de cette pénible mission ? (*Morne silence.*) Ce morne silence me dit assez que l'humanité parle à vos cœurs. Mais vous êtes guerriers ; c'est au nom de votre général en chef , que je vous interroge. Votre première vertu est l'obéissance ! qui de vous , enfin , remplira cette mission indispensable ?

WILSON.  
Moi , général.

LE GÉNÉRAL.  
Vous , colonel ? (*Surprise générale.*)

WILSON.  
Oui , je n'abandonnerai pas mes amis dans l'infortune ! Quand ils s'apprirent à célébrer ce jour qui devait être le plus beau de ma vie ! quand ils ne songent , en ce moment , qu'à me prouver , à mon retour , l'attachement qu'ils ont pour moi , je ne chercherais pas à détourner , s'il se peut , le coup qui les menace ! et , qui , plus que moi , doit désirer de découvrir les coupables ? je suis soldat , et le plus heureux lien devait... Un double motif m'anime donc à la recherche des assassins !... j'exéciterai , j'encouragerai les habitans d'Ellenbourg ; je les

consolerai , surtout !... ils verront , à mes larmes , à celles de mes compagnons d'armes , que les lois cruelles de la guerre ne rendent pas toujours le soldat insensible , et que le vrai guerrier gémit sur les malheurs , qu'il voudrait et qu'il ne peut empêcher.

LE GÉNÉRAL.

Allez , colonel ! Vous charger de cet ordre , c'est déjà en adoucir la rigueur. Je voudrais pouvoir faire encore davantage , mais regardez ce corps inanime !... J'ai perdu mon second fils !

WILSON.

Ah ! vous êtes aussi à plaindre que moi... Cependant, général, oserai-je encore vous demander...

LE GÉNÉRAL.

Que désirez-vous , Wilson ?

WILSON.

Qu'au lieu de deux heures vous m'accordiez jusqu'à la nuit pour la recherche des coupables.

LE GÉNÉRAL.

J'y consens volontiers... puissiez-vous réussir à les connaître !

WILSON.

Si , à la chute du jour , ils ne sont pas en mon pouvoir , l'éclat des flammes avertira le camp qu'Ellenbourg a cessé d'exister.

LE GÉNÉRAL , à Wilson.

Partez , prenez cette armée , et tachez de reconnaître celui à qui elle appartient.

WILSON.

Oui , général. ( *A part.* ) C'est bien celle de Sidney , que penser ?

LE GÉNÉRAL , aux officiers.

Nous , messieurs , occupons-nous de rendre à ce jeune guerrier les hommages funèbres dus à son courage et à son rang ! Célébrons surtout la mémoire de ceux qui moururent sous les armes !

( *Le général renouvelle l'ordre du départ : les soldats entourent le brancard qui supporte le corps de Seymour. Tous baissent leurs armes et jurent de le venger : ils se divisent ensuite. Une partie suit Wilson , l'autre accompagne le corps de Seymour que l'on emporte. Le général est plongé dans la douleur , etc.* ) TABLEAU.

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente une grande salle ouverte ; elle n'est fermée à l'œil que par des stores. On voit partout des préparatifs de fête. Derrière, au milieu, une statue représentant la Justice.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

SIDNEY, seul.

*(Il entre en parcourant des lettres qu'il tient à la main.)*

À peine sorti de la forêt, à peine revenu dans ce village, on me remet de tous côtés des demandes, des plaintes, des ordres de l'ennemi ! Malheureux Sidney ! nul adoucissement à nos maux ne viendra donc me distraire de ma douleur. *(Montrant ses lettres.)* Les terribles effets de la guerre, ne cessent de s'appesantir sur nous ! L'ennemi veut épuiser tout-à-fait notre pays déjà si accablé. . . . chère patrie ! C'est dans ces momens que l'on sent ton pouvoir et combien avec raison l'on te donne le nom sacré de mère ! Oui, chacun de tes enfans souffre autant que toi-même quand ton sein est déchiré ! Eh bien ! des hommes, dont je ne puis concevoir l'indifférence, s'étonnent de mes peines, de cette tristesse qui consume mes jours ; ils m'en demandent la cause, et le sol natal est envahi ! le territoire de nos pères est foulé par des pas étrangers ! et c'est moi, chef infortuné des habitans de ce bourg, qui suis contraint de leur imposer chaque jour les plus cruels sacrifices ! Ah ! je ne puis plus supporter la vie ! Ni la tendresse de ma fille, ni le bonheur dont elle va jouir avec Wilson, ni l'allégresse de mes concitoyens, qui semblent ne plus penser à leurs maux pour me faire oublier les miens ; rien ne saurait donner du prix à mon existence ! Tout-à-l'heure dans la forêt, seul, armé de mon fusil, j'ai failli céder aux accès de mon chagrin ! Ah ! Sidney, tu as bien fait de jeter loin de toi cette arme homicide ! Attenter toi-même à tes jours, ce serait outrager la divinité ! Si tu meurs, que ce soit au moins pour l'avantage de tes compatriotes et le salut de ton pays !... Demandons un délai pour l'exécution de ces ordres funestes ; et qu'ils restent ignorés pendant cette journée, dont rien n'aurait dû troubler la douceur !

*(Il sort à droite du spectateur. Smith et Fox entrent du côté opposé par le fond. Ils sont couverts d'habits assez riches ; Smith surtout.)*

## SCÈNE II.

SMITH, FOX.

FOX.

Vous êtes trop hardi !

S M I T H.

Et toi , trop timide.

F O X.

Nous avons tort de paraître ici.

S M I T H.

Au contraire, il faut qu'on nous y voie , afin d'écarter les soupçons.

F O X.

Pauvre jeune homme ! du premier coup , vous l'avez....

S M I T H.

Et quel heureux hasard a complété ma vengeance ! le fusil de Sidney que j'ai recouru à ses armes !

F O X.

Comment diable s'est-il trouvé-là ?

S M I T H.

Que nous importe ! il m'a bien servi ; c'est tout ce qu'il nous faut. On le trouvera sur le lieu même où je l'ai laissé exprès ; et son témoignage dirigera toutes les préventions contre Sidney.... Nous n'avons rien à craindre.

F O X, montrant les dépêches qu'il a dans son sein.  
Et ces dépêches ?

S M I T H.

Nous saisisons la première occasion favorable pour sortir du bourg , et nous rendre auprès du général anglais.

F O X.

Que n'y sommes-nous déjà !

S M I T H.

Nous y serons bientôt. Mais en ce moment notre absence étonnerait.... Silence ! on vient.

F O X.

C'est Sidney ! fuyons !

S M I T H.

Restons , et payons d'assurance ! ( Sidney sort du cabinet. )

S C E N E I I I.

S I D N E Y, S M I T H, F O X.

S I D N E Y, sans voir Smith et Fox.

On m'accorde jusqu'à demain pour lever les contributions exigées.... C'est du moins retarder d'un jour le malheur de nos pauvres habitans. ( Voyant Smith. ) Ah ! c'est vous , Smith , quel motif vous amène en ce lieu , disposé pour une fête dont vous ne pouvez partager le plaisir ? Ces apprêts vous annoncent le mariage de ma fille avec le colonel Wilson.

S M I T H, feignant la douleur.

Je le vois avec un vif regret.

S I D N E Y.

Je le conçois ; le bonheur d'un rival....

S M I T H.

D'un rival ! dites d'un ennemi.



S I D N E Y.

Smith !

S M I T H.

Pensez-vous que l'on approuve cette alliance ? vous, dont l'ame est noble et grande ; vous, le plus zélé défenseur de notre patrie, vous donnez votre fille à un étranger, à l'un de ceux qui ont porté la guerre jusqu'au sein de nos foyers.

S I D N E Y.

Les belles actions rendent un homme digne de trouver partout une patrie. Quelque part qu'un guerrier soit entraîné par son devoir, il cesse d'être étranger, lorsqu'au courage, il joint les vertus qui rendent estimable, et celles qui captivent la confiance et l'amitié. Wilson a sauvé les jours de ma fille ; c'est beaucoup pour moi, pour un père dont toute la consolation est dans son enfant chéri. Mais Wilson a fait plus encore, il a employé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour adoucir nos maux ; il n'est pas de soins, de prévenances, d'attentions généreuses qu'il n'ait eus pour nos habitans. C'est à ce titre, surtout, que je l'ai jugé digne de devenir mon fils. Je paye la dette d'une population toute entière, que son humanité console et soulage des maux de la guerre. Comme père, je lui devais une récompense ; comme citoyen, comme chef de ce bourg, je lui devais un prix justement mérité. Qui oserait me blâmer quand je cède à de si nobles motifs ?

S M I T H.

Ils doivent me convaincre.

S I D N E Y.

Loin de prétendre à la main de ma fille, loin de censurer ma conduite, occupez-vous, Smith, du soin d'établir ici votre réputation. Depuis un an que vous et votre ami habitez Ellenbourg, votre origine et vos moyens d'existence nous sont également inconnus. Vous n'avez, dans ces contrées, ni parens, ni société ; je dirai même que l'on vous craint, que l'on vous évite.

S M I T H.

Cette injustice aura un terme.

F O X.

Nous nous ferons connaître.

S I D N E Y.

Je desiré que ce soit à votre avantage.

S M I T H.

Vous serez satisfait... Mais quel est ce bruit ?

F O X, à part.

Je tremble ! si c'était pour nous !

S I D N E Y.

Ce sont les habitans qui accompagnent ici ma chère Clara.

F O X, bas à Smith,

Allons-nous-en.

Attend  
évadron  
pour la JMon p  
après av  
Fox.) W

Non, r

Sa visi  
de maris  
le reten

Il ne

Et bic  
qu'à son  
tez-vous

Oui, C

Mes a  
est cher  
e colon  
comme lC'est  
de qu

Tom,

Pouro

C'est

SMITH, de même.

Attendons, et pendant le tumulte de la fête, nous nous évaderons. ( Clara entre avec les habitans : tous sont parés pour la fête. )

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, HABITANS.

CLARA.

Mon père, nous voici. ( Sidney l'embrasse : les habitans ; après avoir salué Sidney, reculent en apercevant Smith et Fox. ) Wilson n'est donc pas encore revenu du camp ?

S I D N E Y.

Non, ma fille.

CLARA.

Sa visite au général devrait être moins longue. Un jour de mariage, on doit tous ses momens à sa future. Qui peut le retenu ?

S I D N E Y.

Il ne tardera pas ; j'ose l'en répondre.

CLARA.

Eh bien ! permettez-nous de commencer la fête. Il faut qu'à son arrivée, il nous trouve au sein de la joie. Y consentez-vous, mon père ?

S I D N E Y.

Oui, Clara.

CLARA, aux habitans.

Mes amis, livrez-vous au plaisir. Si mon bonheur vous est cher, prouvez-le par votre allégresse ; et si vous aimez le colonel Wilson, qu'à son retour il soit accueilli, fêté comme le plus tendre des époux et le meilleur des hommes.

B A L L E T.

( A la fin du Ballet, Tom et Betty accourent. )

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, TOM, BETTI.

T O M, d'un ton de reproche.

C'est ça ! c'est ça ! dansez, sautez, divertissez-vous, à y de quoi !

( La danse cesse aussitôt. )

S I D N E Y.

Tom, pourquoi ces reproches ?

CLARA.

Pourquoi troubler ainsi la fête ?

B E T T I, pleurant.

C'est qu'il est arrivé un bien grand malheur !

S I D N E Y.

Expliquez-vous.

T O M.

Un officier des Etats-Unis vient d'être assassiné.

( *Consternation générale.* )

C L A R A , avec effroi.

Wilson ! peut-être ?

B E T T I.

Oh ! non , mamzelle , il ne lui est rien arrivé , dieu merci !

S I D N E Y.

Quel est cet officier ?

T O M.

Un jeune homme que le général aimait , aimait comme son fils ou comme son père.

C L A R A.

Son nom ?

B E T T I.

Le capitaine Seymour.

S I D N E Y.

En effet , cet officier avait acquis et méritait toute l'affection de son général , qui , j'en suis certain , punira sévèrement un pareil crime. Où le capitaine Seymour a-t-il péri ?

T O M.

Ah ! v'la c' qu'il y a de plus terrible !

C L A R A.

Où donc ?

T O M.

Dans la forêt d'Ellenbourg.

S I D N E Y.

Grand dieu !

T O M.

Oui , dans not' forêt.

S I D N E Y.

Et les coupables sont-ils connus , arrêtés ?

B E T T I.

Oh ! mon dieu , non.

C L A R A.

Comment avez-vous appris ce fatal événement ?

T O M.

J' l'avons appris au camp , ousque moi , c'est-à-dire , ma femme avec les officiers... ( *Betti lui fait signe de se taire* )  
Enfin , j'étions là quand on est venu le dire au général.

S I D N E Y.

Et quel ordre a-t-il donné ?

T O M.

L'ordre ! l'ordre a été un désordre , une colère , des menaces.

S I D N E Y.

Mes amis , un crime horrible vient d'être commis. Le sang d'un brave a coulé par un lâche assassinat. Que tout pé-

cesse, ne songeons qu'à punir l'assassin, livrons-nous aux recherches les plus actives pour le découvrir. Seymour n'était pas notre compatriote; mais, il se conduisit toujours envers nous comme un ennemi généreux. De tels hommes doivent être regrettés par tous. Réunissons-nous sur-le-champ pour venger sa mort.

T O U S.

Oui!

C L A R A, à Sidney.

Et Wilson qui ne revient pas!

S I D N E Y, bas.

Hélas! ma fille, il faut peut-être appréhender son retour!

C L A R A.

Pour quel motif?

S I D N E Y.

Tu le sauras trop tôt... O mon pays! le ciel veut-il donc mettre le comble à tes malheurs!

( On entend le tambour. Tout le monde court du côté d'où vient le bruit. )

C L A R A.

Mon père, qu'avons-nous donc à redouter?

B E T T I.

Mamzelle! mamzelle! M. Wilson!

T O M.

C'est lui! c'est lui!

C L A R A.

Nous n'avons plus rien à craindre!

S I D N E Y.

Regarde, la douleur est peinte dans ses traits. O mon dieu! quel sort nous réserves-tu?

( Wilson entre suivi de son détachement. )

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, WILSON, SOLDATS.

( Les habitans s'approchent de Wilson, d'un air triste et consterné. )

C L A R A.

Eh bien! Wilson?

W I L S O N, avec douleur.

Je vois par votre consternation, que vous êtes instruits du funeste événement qui cause ma douleur.

S I D N E Y.

Oui, colonel. Nous l'avons appris au milieu de la fête qui devait célébrer votre hymen.

W I L S O N.

Une fête! mon hymen! ah! mes amis!

C L A R A.

Qu'est-ce donc, Wilson?

W I L S O N *avec embarras.*

Un des nôtres ayant péri sur votre territoire, son sang demande vengeance.

S I D N E Y.

Nous sommes prêts à vous l'assurer.

C L A R A.

Et quelle doit être cette vengeance?

W I L S O N, *très-ému.*

Ne m'interrogez pas!

S I D N E Y.

Parlez, colonel, notre courage égale nos malheurs; rien ne peut plus l'abattre. Il est une situation où l'homme devient enfin supérieur à son infortune. Nous sommes parvenus à ce terme. Parlez, Wilson, nous pouvons tout entendre.

W I L S O N.

O mes amis, qu'exigez-vous? Le général, vous le savez, chérissait Seymour comme son élève et son fils. Toute l'armée partageait ses sentimens; toute l'armée a partagé sa douleur et son désespoir. Un seul cri s'est fait entendre: vengeons notre frère d'armes! Un ordre du général en chef prescrit d'exécuter militairement les communes sur le territoire desquelles un des nôtres aura été assassiné. Cet ordre doit être exécuté contre Ellenbourg.

T O U S.

Grand dieu! (*Ils s'éloignent avec terreur.*)

S I D N E Y, *avec courage.*

Poursuivez, Wilson! (*Wilson hésite.*)

C L A R A.

Mon père, épargnez-nous ces cruels détails!

S I D N E Y, *à Wilson.*

Je les exige. Ces habitans sont gouvernés par moi, ne me cachez rien des dangers qui les menacent, afin que je puisse veiller à leur salut, comme à celui de mes enfans bien aimés. (*Les habitans se rapprochent.*)

W I L S O N.

Eh bien! si dans douze heures les assassins du capitaine Seymour ne sont pas connus et livrés à notre justice, Ellenbourg doit devenir la proie des flammes! (*désespoir des habitans.*)

S I D N E Y.

Cet arrêt ne peut-il être adouci?

W I L S O N.

Tel est l'ordre formel, irrévocable que m'a donné notre général.

C L A R A.

Et c'est vous, vous, Wilson, qui vous en êtes chargé?

W I L S O N .

Oui, Clara. Oui, je me suis chargé d'exécuter cet ordre que rendent immuable la sévérité des lois militaires et l'intérêt de toute l'armée. (*surprise.*) Habitans d'Ellenbourg, vous vous étonnez que j'aie accepté cette mission, plus cruelle pour moi que pour tout autre; mais est-ce au moment du danger que l'on abandonne ses amis? Non. Alors on se rapproche d'eux, on les ranime, on les console, et l'on s'efforce de prévenir ou du moins de soulager leurs peines. J'ai sollicité cette faveur, dans l'espoir que vous reconnaîtrez en moi le pouvoir de la plus sincère et de la plus vive amitié. Habitans d'Ellenbourg, me serais-je abusé? (*Tous témoignent combien ils apprécient ses sentimens.*)

S I D N E Y , tendant la main au colonel.

Wilson, jamais vous ne nous fûtes si cher.

C L A R A .

Qu'allons-nous devenir?

W I L S O N .

Mes amis, ne perdons pas courage dans ces momens affreux. L'ordre du général nous accorde douze heures. Sachons employer ce temps précieux. Livrez-vous sans retard aux recherches les plus scrupuleuses : que le moindre soupçon me soit communiqué, que le moindre indice me parvienne. Croyez que de mon côté je ne négligerai rien pour vous soustraire au sort qui vous menace. Mon bonheur est désormais dans le vôtre, et de votre salut dépendent la tranquillité et la gloire de ma vie. (*Les habitans tombent à ses genoux.*) Mais je n'ai rien fait encore pour vous, et votre reconnaissance prématurée ajoute à l'embarras de ma situation. Vous voyez en moi, votre défenseur, votre appui! et cette nuit, peut-être, serai-je contraint... Ah! je vous en conjure! épargnez-moi cette horrible nécessité! allez, courez sur toutes les routes, visitez tous les endroits qui peuvent recéler les criminels. Soldats, je vous mets à la disposition des habitans d'Ellenbourg : aidez-les, protégez-les dans leurs perquisitions. C'est vous obliger que vous donner un pareil ordre; de braves guerriers, pendant le repos des armes, se font un devoir, un plaisir de secourir les victimes des malheurs inséparables de la guerre... (*Les habitans se disent par trompe avec les soldats.*)

Sidney, veuillez rester seul avec moi. Pardon, chère Clara; j'ai à lui communiquer des ordres supérieurs...

C L A R A .

Je m'éloigne; mais songez-bien, Wilson, que dans ces douloureuses circonstances, je ne puis être séparée long-temps de vous et de mon père.

B E T T I . à Tam.

Je vais suivre Mlle. Clara, et tâcher de la consoler.

(*Tous sortent, excepté Sidney et Wilson.*)

L'Incendie du Village.

S C E N E V I I.

SIDNEY, WILSON.

( Au moment où tout le monde sort , Wilson prend des mains de l'un des soldats , un fusil qu'il place près de lui. )

SIDNEY.

Qu'avez-vous à me dire , mon fils ?

WILSON , à part.

Comment l'instruire ?

SIDNEY.

Vous semblez contraint , embarrassé. Ah ! ne craignez pas de m'accabler davantage !

WILSON.

Je vous vois plongé dans une mélancolie , une profonde tristesse...

SIDNEY.

A laquelle j'aurais déjà mis un terme , s'il nous était permis de disposer nous-même de notre existence.

WILSON , effrayé.

Que voulez-vous dire ?

SIDNEY.

Vous craignez , Wilson , d'accroître mes douleurs. Eh bien ! pour vous prouver qu'elles sont parvenues au dernier terme , que la mesure en est comblée , que rien ne peut les adoucir...

WILSON.

Sidney !

SIDNEY.

Je vais vous révéler un secret affreux , qui vous déterminera à ne plus rien cacher , par la crainte de me causer de nouveaux tourmens. Apprenez que ce matin , j'avais résolu de me donner la mort.

WILSON.

Mon père ! quelle affreuse pensée !

SIDNEY.

Oui , ce matin , dans la forêt , seul , et mon fusil près de moi , j'allais succomber aux chagrins qui me dévorent... En proie aux réflexions les plus déchirantes , présageant de nouveaux malheurs pour mes concitoyens , désespérant de tout , même de votre union avec ma fille , j'allais terminer des jours trop prolongés !... Le ciel a retenu mon bras : je lui rends grâce de m'avoir inspiré assez de force pour jeter loin de moi cette arme meurtrière , qui eût rendu criminelle la dernière action de ma vie.

WILSON , avec joie.

Quoi ! ce fusil trouvé dans la forêt...

SIDNEY , l'examinant.

Est le mien. Il devait finir une vie infortunée.

WILSON.

O mon père ! de quel poids vous soulagez mon cœur.

SIDNEY.

Pourquoi cette joie, après la contrainte que vous éprouviez tout-à-l'heure?

WILSON.

En voici la raison. Cette arme a été trouvée par un de nos détachemens, près du corps inanimé de Seymour.

SIDNEY, surpris.

Près du corps de Seymour!

WILSON.

Oui, mon père. Le général instruit de cet incident, l'a considérée comme un indice favorable à la découverte des coupables. Cherchez, m'a-t-il dit en me la remettant, cherchez à connaître le propriétaire de cette arme. Le lieu et l'état où on l'a trouvée, attestent également qu'elle a dû servir à l'exécution du crime. Celui à qui elle appartient, en est donc l'auteur ou le complice : assurez-vous de lui, et qu'il soit amené au camp.

SIDNEY.

Qu'avez-vous répondu à cet ordre, dont vous ne pouviez méconnaître la prudence?

WILSON.

Rien. J'avais reconu votre fusil, tout m'imposait silence; tout, jusqu'au hasard inexplicable qui mettait cette arme entre mes mains! Jugez de mon embarras pour vous la montrer, et vous dire dans quel lieu elle a été trouvée. Concevez surtout ma joie, lorsque, sans y être provoqué, vous m'avez, vous-même, instruit du funeste usage auquel vous la destiniez et de l'heureux mouvement qui vous l'a fait abandonner. Mon père, tout est éclairci! Maintenant, je cours donner quelques ordres nécessaires pour empêcher que les coupables puissent nous échapper; et je viendrai bientôt rejoindre vous et ma chère Clara. Oh! qu'un soupçon fait de mal quand il porte sur un homme vertueux, et combien le moment où il se dissipe, a de charmes pour notre cœur!

( Il embrasse Sidney et sort vivement. Sidney rêveur; s'assied sur le devant de la scène. )

## SCENE VIII.

SIDNEY, seul.

Le général est persuadé que celui à qui appartient cette arme, a commis le crime. Wilson, lui-même, a pu me soupçonner un moment. Ma tristesse, ma mélancolie profonde, semblent motiver ces soupçons... Enfin, tout paraît m'accuser... Ne pourrais-je pas?... O mon dieu! quand tu m'as arraché au délire du désespoir; quand tu m'as rendu tout-à-coup le courage de supporter mes peines, aurais-tu voulu m'apprendre comment je pouvais honorer mes jours en les sacrifiant!... Oui, tu m'as réservé pour ce devoir sublime! Le crime s'ap-



prêtait... des milliers d'innocentes créatures allaient être frappées ! tu as voulu que leur premier magistrat se dévouât pour elles ! J'accepte, sans hésiter, cette tâche glorieuse. Si les coupables restent inconnus, du moins Ellenbourg ne sera pas la proie des flammes : ses habitans ne verront pas leurs asiles dévastés, leurs familles errantes, expirer de fatigue et de misère ! S'il faut une victime à la vengeance publique, cette victime, ce sera moi, oui, moi... Tous mes vœux seront comblés ! je mourrai seul, et je mourrai pour ma patrie !

( Clara et Betti paraissent. )

S C È N E I X.

SIDNEY, CLARA, BETTI.

CLARA.

Quelle satisfaction brille dans vos regards ! Mon père, auriez-vous quelq'heureuse nouvelle ?

SIDNEY.

Oui, chère Clara.

BETTI.

Je le disais bien à mamzelle.

CLARA.

Loin de vous, j'éprouve une inquiétude... Wilson vous a-t-il donné quelq'espérance ?

SIDNEY, avec trouble.

Il m'a fait entrevoir celui de notre salut.

CLARA, avec joie.

De notre salut !... Mais vos traits redeviennent sombres ! Mon père, vous cherchez à dissiper par de flatteuses illusions, les terreurs qui m'agitent. Oh ! parlez, parlez, je vous en supplie !

SIDNEY, avec effort.

Clara, qu'il te suffise de savoir que les habitans d'Ellenbourg n'ont aucun danger à courir... et que moi... oui, moi... je réponds de leur salut ! ( A part. ) Chère Clara ! je ne la verrai plus !... je sens s'affaiblir mon courage ! Sortons. ( Haut. ) Embrasse-moi, ma fille.

( Clara se jette dans ses bras. Sidney s'éloigne ensuite. )

S C È N E X.

CLARA, BETTI.

CLARA.

Mon père médite un projet qu'il veut me cacher. Quand je me suis approchée de lui, il paraissait plus calme ; mais bientôt il a repris cet air sombre qui me fait toujours redouter un malheur. Betti, que ce jour est différent de ce qu'il devait être ! J'attendais Wilson pour goûter tous les charmes

de la plus douce union, pour faire partager à tous ceux qui nous chérissent, notre joie et notre félicité; et Wilson nous apporte le désespoir et la mort ! Si les coupables échappent aux recherches, VWilson sera forcé d'exécuter les ordres qu'il a reçus... et pourrai-je alors voir mon époux dans celui qui aura porté la flamme au sein de nos paisibles demeures ! Déjà, oui, déjà je me représente VWilson, armant lui-même ses soldats du terrible flambeau !

B E T T I.

Lui, mamzelle ! il est trop généreux, trop humain

C L A R A.

Un guerrier ne consulte que son devoir. Je connais Wilson ; il en mourra, mais il remplira le sien. Betti, je vois la flamme dévorant nos habitations ; le vieillard et l'enfant échappant avec peine à la fureur de l'incendie ; la mère guidant sa fille par ses cris douloureux ! nos habitans fuyant de tous côtés à la lueur de leurs toits embrasés. Demain, le voyageur demandera : où était Ellenbourg ? là ! son œil épouvanté n'apercevra plus que des ruines. Spectacle affreux ! ah ! fuyons, fuyons si loin que nous ne puissions même entendre le récit de cet horrible événement !

B E T T I.

Ma chère mattresse, calmez-vous ! rien n'est encore désespéré !  
( Pendant que Clara parlait, Tom est entré, il s'approche. )

## S C È N E X I.

CLARA, TOM, BETTI.

T O M.

Non, mamzelle, non. Ce n'est que cette nuit qu'on brûlera Ellenbourg.

C L A R A.

Cette nuit !

T O M.

C'est pour dire qu'il y a encore le temps d'espérer. Mais, mamzelle, j'viens d'la part de monsieur vot' père, qui vous prie d'vous r'tirer dans vot' appartement.

C L A R A.

Moi ! et quel motif l'engage à me donner cet ordre ?

T O M.

Ah ! dame, y n'me l'a pas dit ; au contraire, y m'a b'en recommandé de n' pas vous en parler. Mais, entre nous, je soupçonne que c'est parc' qu'y va rassembler ici monsieur le colonel Wilson, tous les officiers et les soldats.

C L A R A.

Je vais lui obéir. ( à part. ) Sans doute, il réunit en ce lieu Wilson et ses soldats, pour solliciter leur généreuse pitié. Je reviendrai bientôt près de lui ; je veux joindre mes prières aux siennes. Ah ! ce jour serait plus beau qu'il ne devait l'être par mon hymen, si par nos soins, il éclairait le salut de tout un peuple malheureux. ( Elle sort. )

SCÈNE XII.

TOM , BETTI.

T O M.

Eh b'en ! pleure-t-elle , not' demoiselle , pleure-t-elle ! des larmes grosses , grosses ! A propos , Betti , as-tu fait une réflexion ?

B E T T I.

Tu en fais peut-être , toi ?

T O M.

Moi ! je n' fais qu' ça . Le bourg pourra b'en brûler , si on y met l' feu .

B E T T I.

C'est vraisemblable .

T O M.

Nous avons des effets assez conséquens , et conséquemment si tout brûle , nos effets brûleront aussi .

B E T T I.

Où veux-tu en venir avec cette belle réflexion ?

T O M.

A les empêcher de brûler .

B E T T I.

Comment ?

T O M.

En ma qualité de concierge de c'te maison , j'en connais tous les détours .

B E T T I.

Eh bien ?

T O M.

Vois-tu c'te figure d' la justice d' plâtre que monsieur Sidney a fait mettre ici en attendant une autre plus solide ? L' pied destaux qui est en pierre massive , est creux ; on y a pratiqué une cachette pour en cas d' besoin : à l'aide d'un scret , la pierre de d'vant s'ouvre sans peine . J' sais ça , moi , tu vas voir .

B E T T I.

Voyons donc .

T O M.

Vois d'abord si personne ne nous voit .

B E T T I.

Non , personne .

T O M.

Vois donc . ( *Il touche un ressort caché , le piedestal s'ouvre .* )

B E T T I.

Qui s'en douterait !

T O M.

Heim ! c'est-y joliment imaginé ? Or , les pierres ne brûlent pas , même au milieu du feu . Mettons donc ici nos effets les plus précieux . Not' chambre est à deux pas . Sans qu'on t'entende , apporte-moi not' vaisselle plate .

( 31 )

B E T T I.

De faïence.

T O M.

Ma timballe d'argent plaqué.

B E T T I.

Bon !

T O M.

Et ma montre d'or , en cuivre doré.

B E T T I.

Oui.

T O M.

Et nos bijoux , et mon portrait , ton magot , enfin , tout.

B E T T I.

Oui.

T O M.

Ah ! surtout , n'oublie pas not' pendule qui joue des airs à tout moment , d'heure en heure. Va vite , pendant qu'tout l'monde est occupé. Moi , j'guette ici.

B E T T I.

Je cours. ( Elle sort. )

---

S C E N E X I I I.

T O M , seul.

Cachons d'abord ces effets-là ; j'verrons ensuite à cacher nos hardes , not' linge , nos meubles. Queu bonne idée j'ai ene là ! que la justice sera juste de sauver les effets de deux pauvres diables !... Ordinairement , on dit qu'elle... ( Il fait le signe de prendre . Qu'est-ce que j'entends donc là ! une patrouille ! ah ! mon dieu ! pourvu qu'elle ne s'arrête pas ici ! et qu'elle ne voye pas Betti chargée de tout mon trésor. Mon dieu ! mon dieu ! ( La patrouille observe et défile. ) Non , les v'la qui passent... je respire... Betti vient : faisons-lui signe. ( il lui fait signe de venir doucement. )

( Betti entre portant entre ses bras la pendule , et dans un petit panier les autres effets. )

---

S C E N E X I V.

T O M , B E T T I.

B E T T I.

Diens , je n'ai pas été long-temps.

T O M.

C'est ça , ma petite , c'est ça. D'abord , la pendule. C'est-y superbe un ouvrage comm' ça ! n'y a pas dans tout l'pays un musicien qui joue mieux tout seul.

B E T T I.

Dépêche-toi. Voici ton portrait. ( Elle lui remet un énorme

medaillon.) Ta montre, (*une énorme montre*) la timballe, mon collier, mes boucles d'oreilles.

T O M.

Et mes boucles de souliers.

B E T T I.

V'là tout. Mais qu'est-ce que c'est que ce paquet de lettres ?

T O M, à part.

Oh ! les lettres d' toutes les jeunes personnes à qui j'ai fait tourner la tête. (*Haut.*) C'est rien, c'est des papiers de famille... A présent, fermons la cachette (*Il ferme le pedestal*) et allons ensemble chercher des objets plus lourds.

B E T T I.

V'là des officiers qui viennent ici.

T O M.

A présent qu' y viennent. Fait ah ! fait. (*Les officiers entrent.*)

S C E N E X V.

T O M, B E T T I, OFFICIERS, SOLDATS.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

D'après la demande de M. Sidney, le colonel nous a donné l'ordre de nous rendre ici.

T O M.

Est-ce à moi qu' vous dites ça, mon officier ?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Pourquoi ?

T O M.

C'est que c'est inutile, pasque c'est moi qui ai prévenu M. Wilson.

B E T T I.

Évvard !

T O M.

Laisse donc ; ça me donne du r'lief.

2<sup>me</sup>. OFFICIER, à Betti.

Que faites-vous ici, gentille Betti ?

B E T T I.

Rien, M. l'officier ; je m'inquiète et je pleure.

T O M.

V'là ses plaisirs pour le moment.

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Pourquoi Tom ne fait-il pas des perquisitions avec les habitans ?

T O M.

Mon officier, je crois que je perquisiterais inutilement.

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

Betti devait alors, ainsi que ses compagnes...

T O M.

Quoi donc, mon officier ?

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

S'apprêter à s'éloigner d'Ellenbourg, avec leurs effets les plus précieux.

BETTI.

Oh! M. l'Officier, je ne désespérons pas encore de not' salut, et je n' pensons pas du tout à fuir.

TOM.

Pas seulement à déranger le moindre de nos effets; ça s'rait faire injure, mes officiers, à vot' générosité, vot' bonté, vot' humanité, à vot'...

BETTI.

Oh! mon dieu! j' n'avons rien d' caché.

TOM, l'interrompant.

Pour vous, mes officiers. ( *La pendule sonne six heures.* )

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Qu'entends-je là?

TOM, à part à Betti.

Etourdi! j'ai oublié d' démonter la pendule!

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

D'où vient ce bruit?

TOM.

Mon officier, c'est l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

BETTI.

Mon dieu! mon dieu! ell' va jouer. ( *La pendule joue un air.* )

1<sup>er</sup>. OFFICIER, riant.

Et cela, est-ce encore l'horloge?

TOM.

C'est le carillon.

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

Il est singulier!

BETTI.

Oh! il y en a plusieurs comme ça dans le pays. ( *La pendule joue une walse.* )

TOM, à part à Betti.

Ah! mon dieu! elle walse à présent!

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Comment donc; mais c'est charmant!

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

Le bruit vient de là. ( *Il montre le piedestal.* )

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Il y a quelque chose de caché.

BETTI.

Messieurs les officiers, pardonnez-nous!

TOM.

Pardonnez-nous, j'ai entendu dire que la prudence est mère de sûreté.

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

Ta prudence est excellente!

*L'Incendie du Village.*

1<sup>er</sup>. OFFICIER, à *Betti*.

Tachez donc que votre mari fasse ses étourderies un peu moins fortes.

T O M.

Mon officier veut dire mes sottises.

B E T T I.

Je tâcherai; mais je n'réponds pas d' lui.

2<sup>me</sup>. OFFICIER.

Le Colonel!

(*Wilson entre.*)

---

S C E N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, WILSON.

WILSON, à *Tom et à Betti*.

Mes amis, allez dire à M. Sidney que nous l'attendons.

T O M et B E T T I.

Oui, M. Wilson.

T O M, à part, en s'en allant.

Comme il a l'air triste!

B E T T I.

Mauvais signe!

T O M.

Signe de chagrin.

(*Ils sortent.*)

---

S C E N E X V I I.

WILSON, OFFICIERS, SOLDATS.

WILSON.

Eh bien! messieurs, aucun renseignement, aucun indice?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Non, colonel.

WILSON.

Malheureux habitans! et vous, Sidney, Clara, serai-je donc contraint de vous plonger dans le plus cruel désespoir? Que le devoir est quelquefois pénible! il nous prive même des liens de l'amour et des charmes de l'amitié. Si je suis forcé de remplir le mien, jamais, non, jamais aucun guerrier n'aura donné une preuve plus éclatante de sa soumission et de son impassible obéissance. On vient... est-ce Sidney?

1<sup>er</sup>. OFFICIER.

Non, colonel; ce sont ces deux étrangers.

(*Smith et Fox entrent.*)

---

S C E N E X V I I I.

LES PRÉCÉDENS, SMITH, FOX.

S M I T H.

M. le colonel, je vous cherchais. Daignez me dire si c'est

d'après vos ordres que l'on empêche les habitans d'Ellenbourg de s'éloigner.

W I L S O N.

Oui, messieurs; j'en ai donné l'ordre formel.

S M I T H.

Mais, M. le colonel, au moment où le plus affreux malheur se prépare, il me semble que l'humanité vous commande..

W I L S O N.

D'enlever aux coupables que je cherche, tous les moyens de se soustraire à leur châtement.

F O X.

Mais il ne sera plus temps de nous ouvrir un passage lorsque l'incendie aura éclaté.

W I L S O N.

J'espère encore l'éviter, messieurs. Mais si j'en suis réduit à cette extrémité, avant l'instant fatal, je partirai moi-même avec vous et vos infortunés concitoyens. Je vous guiderai vers d'autres habitations, et par mes soins vous trouverez les ressources que le malheur n'implore jamais en vain. Le vrai soldat, soumis aux ordres de ses chefs, peut, d'une main, porter un coup terrible, mais de l'autre il relève son ennemi, le soutient, et s'il le faut, l'emporte dans ses bras! Nous sommes des guerriers, messieurs, et toutes les fois que l'humanité peut s'accorder avec l'inflexible devoir, nous n'attendons pas que l'on vienne la réclamer.

F O X, à part.

Voilà un homme tué pour rien. Les dépêches nous resteront

---

S C E N E X I X.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, BETTI, TOM, HABITANS.

( Ils entrent d'un air consterné. )

W I L S O N.

Mes amis, je vous que le même mystère enveloppe toujours le crime dont je suis obligé de poursuivre la punition. Vos démarches ont été inutiles. La nuit approche. Que le reste du temps qui vous est accordé, soit employé à tout préparer pour vous éloigner de ces lieux.

C L A R A, à part.

O mon dieu! plus d'espoir!

B E T T I.

Mamzelle, craignez qu'on ne vous voie.

( Les habitans sont aux genoux de Wilson. )

W I L S O N.

Non, non; je ne vous abandonnerai pas! Votre amitié, votre confiance m'en font une loi sacrée. Croyez bien que si le coupable n'est pas connu...

( Sidney entre vivement. )



SCENE XX.

Les Patriciens, SIDNEY.

SIDNEY.

Il l'est, colonel ! le voici.

T O U S.

Sidney !

C L A R A , retenue par Betti et Tom.

Mon père !

SIDNEY.

Un noir chagrin dont je ne suis plus le maître depuis longtemps, m'a porté à cette action criminelle. Je voulais d'abord la cacher, mais mon fusil trouvé dans la forêt, près du corps de Seymour, dépose trop contre moi, pour que j'essaye même de me justifier. Eh ! quand je le voudrais, le malheur de mes concitoyens m'ordonne de parler. Cessez donc vos poursuites, colonel. Je suis le coupable, que je supporte seul le châtement.

C L A R A , s'échappant des bras de Betti.

Non, non, mon père n'est point coupable !

SIDNEY.

Ma fille ici !

C L A R A.

Non, il ne l'est pas ! il ne peut l'être. En vain il s'accuse d'un crime ; sa vie entière le défend même du soupçon. Sa grandeur d'âme, l'attachement qu'il porte à nos habitans, l'entraînent seuls à s'offrir comme victime, pour sauver du malheur tant d'êtres qui ne l'ont pas mérité. Il est innocent ! Wilson, n'ajoutez pas aux maux que vous m'avez déjà causés, le plus affreux de tous, celui de me ravir mon père !

WILSON.

Calmez-vous, Clara... Sidney, vous m'avez donné, dans un autre moment, une explication qui ne s'accorde pas avec les aveux que vous faites.

SIDNEY.

J'ai cherché d'abord à donner un motif qui détournât de moi tous les soupçons ; j'ai trahi la vérité.

WILSON.

Quelle raison aurait pu vous engager à ce crime ?

SIDNEY.

Vous avez envahi notre territoire. J'ai cru venger mon pays.

WILSON.

Non, non ; vous n'êtes pas de ces hommes qui se vengent d'un malheur par un assassinat.

SIDNEY.

La tête s'égaré quelquefois... et dans mon désespoir, j'ai oublié....

W I L S O N.

Je ne puis le croire! Mais si il est vrai que vous ayez frappé Seymour vous avez eu un but. Seymour était porteur de dépêches qui n'ont pas été retrouvées sur lui, vous avez dû les enlever; où sont-elles?

S I D N E Y.

Des dépêches!

W I L S O N.

Produisez-les.

C L A R A.

Vous voyez qu'il se trouble; il ne peut répondre.

S I D N E Y.

C'est que l'aveu est si pénible!

W I L S O N.

Montrez-moi ces dépêches?

S I D N E Y.

Elles sont au pouvoir du général anglais.

C L A R A.

O mon dieu!

S I D N E Y.

Habitans d'Ellenbourg, ne me méprisez pas. Ma vie vous fut utile, ma mort va servir encore à votre bonheur! Wilson, je suis prêt à vous suivre.

C L A R A.

A le suivre! Arrêtez! arrêtez! (*Se jetant aux genoux de Wilson.*) O vous, que j'ai cru digne de tout mon amour, vous qui alliez être mon époux, ne me ravissez pas mon père! Il est le vôtre! Wilson, laissez-le dans les bras de sa fille!

W I L S O N, *la relevant.*

Chère Clara, cessez de m'implorer! Sidney, vos aveux vous rendent bien coupable, mais ils ne suffisent pas pour me convaincre. Je les regarde comme l'effet d'un dévouement sublime. Vous voulez sauver Ellenbourg et ses habitans; voilà la vérité.

T O U S.

Oui!

W I L S O N.

Voyez! eux-mêmes, au péril de leur fortune, eux-mêmes en conviennent. Abandonnez ce projet qui les mettrait au désespoir. Ils ne veulent pas d'un salut qui coûterait la vie au meilleur des magistrats, au plus généreux des hommes!

S I D N E Y.

Rien ne me fera rétracter des aveux que j'ai dû faire. Je suis le coupable, l'assassin de Seymour! Ordonnez que je sois conduit au quartier-général.

W I L S O N.

Et c'est moi qui vous y enverrais! Ne le croyez pas. Si mon devoir m'y obligeait, j'irais, oui, j'irais moi-même avec vous; mais ce serait pour vous défendre, pour faire proclamer votre innocence, et vous ramener au sein de votre famille en larmes.

CLARA.

Wilson, je ne croyais pas pouvoir vous aimer davantage.

SIDNEY.

Ainsi, vous refusez de me croire coupable? vous préférez voir périr une population toute entière. Eh bien! je vais au quartier-général; oui, je vais moi-même, en présence de toute l'armée....

CLARA.

Non, non, vous n'exécuterez pas ce funeste dessein!

TOM.

Un officier demande M. Wilson. (*l'officier entre.*)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Colonel, le général m'a chargé de vous remettre cet ordre.

WILSON, lisant.

Colonel, des renseignements certains m'apprennent que l'arme trouvée dans la forêt appartient à Sidney; Sidney paraît être le coupable, qu'il soit conduit près de moi sur le-champ.

SIDNEY.

Wilson, vous ne pouvez plus hésiter.

WILSON.

Non. Mais je ne vous quitte pas. J'ai promis de vous défendre, et je vous défendrai.

SIDNEY.

C'est en vain. Ma mort est nécessaire, et résolue.

CLARA, dans les bras de Sidney:

Mon père!

SIDNEY.

Ma fille!... mes amis, retenez-la dans vos bras!... et croyez plus que jamais que j'étais digne de vous gouverner.

(*Clara tombe évanouie dans les bras des femmes. Les habitans entourent Sidney, et le suivent avec douleur.*)

Fin du deuxième acte

ACTE III.

*Le théâtre représente la place publique d'Ellenbourg. à droite, un bâtiment remarquable; c'est la maison de Sidney. A gauche, la maison de Smith,*

SCENE PREMIÈRE.

SMITH, FOX.

( Ils s'avancent lentement. )

S M I T H.

Il n'y a pas moyen de quitter cette maudite enceinte.

F O X.

Partout où nous nous sommes présentés pour sortir, un halte-là fortement prononcé, nous a arrêtés tout court. Je ne parle pas de cette bourrade que j'ai reçue, et qui a failli faire tomber de mon sein ces dangereuses dépêches. Mais pourquoi donc encore ces soldats et ces ordres sévères, lorsqu'on croit avoir trouvé l'assassin ?

S M I T H.

Eh ! ne vois-tu pas que VWilson n'a rien changé à ses dispositions faites, parce qu'il ne croit pas que Sidney soit coupable ?

F O X.

Ce Sidney, il a fait là un trait....

S M I T H.

Que tu n'aurais pas fait, toi.

F O X.

Ni vous non plus, il faut être justes.

S M I T H.

Son dévouement n'améliore pas notre position. VWilson n'a pu se refuser à le conduire au camp ; mais il le défendra. Sidney, lui-même, peut se repentir d'un mouvement d'exaltation et avouer sa ruse. Les perquisitions recommenceront ; c'est l'espoir, c'est le dessein de VWilson ; et le même danger nous menace si nous ne sortons promptement du bourg. Il est d'ailleurs essentiel pour nous que ces dépêches soient remises sans plus de délai au général anglais ; car elles finiraient par devenir sans importance.

F O X.

Et alors, adieu la récompense.

S M I T H.

Fox, je ne vois qu'un moyen, qu'un seul. Procurons-nous des habits écossais, semblables à ceux des conducteurs des équipages de l'armée. Je sais où nous trouverons ce qu'il nous

faut. Puis, le fouet en bandouillère et le bâton à la main, nous essayerons de traverser les postes qui gardent les issues de ce bourg, sans éveiller les soupçons.

FOX.

Fort bien ! mais si nous sommes arrêtés et reconnus, on nous demandera pourquoi ce déguisement.

SMITH.

La réponse est facile.

FOX.

On nous fouillera, les dépêches seront trouvées, et notre compte est clair.

SMITH.

Ne pourrions-nous les cacher si bien qu'elles échappent à tous les regards. (*Il réfléchit.*)

FOX.

Comment ? c'est impossible !... vous réfléchissez inutilement.

SMITH.

J'y suis. Nous sommes sauvés !

FOX.

Pas possible !

SMITH.

Nous serions arrêtés, fouillés, refouillés, que nous n'aurions rien à craindre.

FOX.

J'ai bien de la peine à croire... Mais quelqu'un vient ici.

SMITH.

C'est Tom... Il est de retour du camp.

FOX.

Où il a accompagné la généreuse victime.

SMITH.

Evitons sa présence. Viens chez moi et ne t'inquiète de rien.

FOX.

La fuite et de l'argent ; c'est tout ce qui m'occupe.

(*Ils entrent chez Smith. Tom paraît en pleurant.*)

---

## S C E N E II.

TOM, seul.

Non, ça n'est pas possible ! ça n'est pas possible ! un honnête homme n'est pas un coquin comme ça tout d' suite ! chacun son métier ! c' bon monsieur Sidney ! lui, capable d'avoir tué... non, non... cependant son fusil était là ! et n'y avait plus rien dedans... et puis il l'a avoué !... ça m'a fait faire une terrible réflexion ! on n'est jamais en naissant, si on mourra dans son lit !... Ah ! v'la ma femme ! y n' manq'it pus qu'ça pour me dévoter ! comment y conter tout c' que j' viens d' voir et d'entendre. (*Betty sort de la maison de Sidney.*)

## SCENE III.

TOM, BETTI.

T O M.

Eh L'en ! Betti ?

B E T T I.

Not' pauv' demoiselle est r'venue à elle. Mais pour la calmer et pour soutenir son courage, faut lui faire croire qu' son père a fait l'aveu de son dévouement.

T O M.

Y n'a rien avoué, rien. Tout l' long du ch'min, d' puis Ellenbourg jusqu'au camp, c'était un spectacle à fendre le cœur. Heureusement que l' trajet est court; sans ça, n'y aurait pas eu moyen d'y tenir... Les soldats étaient tristes, mornes ! Les habitans s' désespéraient ! M. Wilson, oh ! lui surtout, c'était pitié de l' voir ! Eh b'en ! au milieu d' tout ça, M. Sidney était calme, et n' paraissait craindre ni l' déshonneur, ni la mort. Quand on est arrivé au camp, M. Wilson n'a jamais pu répondre aux questions du général... Eh b'en ! c'est M. Sidney, lui-même qu'y l'y a répondu. Tu n' peux pas t' faire une idée d' la surprise du général quand il a vu qu' notre maire s'avouait coupable ; y ne voulait pas croire ça. Mais quand on l'y a appris qu' ses dépêches étaient dans les poches du général anglais... alors sa tête s'est baissée comm' ça, vois-tu ? Il a resté long-temps sans dire un seul mot... tout-à-coup, il a ajouté : Non, non, je n'aurais jamais cru cet homme capable d'un pareil forfait ! Qu'on assemble l' conseil d' guerre !

B E T T I, *pleurant.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! c'est fait de M. Sidney !

T O M.

Tout l' monde pleurait ou tremblait; moi, j' faisais l'un et l'autre. M. Sidney, d' l'air le plus tranquille, a tiré d' son sein une lettre, qu'il a prié M. Wilson de remettre à Mlle. Clara, mais seulement après sa mort. C' pauvre colonel s'en est chargé à r'gret, comm' tu penses b'en, et y va l'apporter, si la perte de M. Sidney ne l' tue pas lui-même d' douleur.

B E T T I.

Nous ne reverrons donc pas not' bon maître ?

T O M.

N'y a pas d'apparence. Quand j'ai vu que c'était fini, j' n'ai pas voulu en savoir davantage, et j' suis r' venu tout doucement, pasqu'y n'y a pas d' presse à apporter un' mauvaise nouvelle.

B E T T I.

C'est une terrible journée que celle-ci !

*L'Incendie du Village.*

T O M.

Si y en avait seulement 365 comm' ça chaque année, ça n' s'rait pas la peine d' vivre.

( *On entend le tambour qui s'approche.* )

B E T T I.

Qu'est-ce que ça nous annonce encore ?

T O M.

Tiens, c'est M. Wilson qui r'vient avec des soldats. C'est peut-être fini.

( *Wilson paraît à la tête d'un détachement, suivi des habitans.* )

---

S C E N E I V.

WILSON, TOM, BETTI, OFFICIERS, SOLDATS, HABITANS.

T O M et B E T T I.

Eh bien ! M. Wilson ?

W I L S O N.

Sidney est au conseil de guerre. Mes amis, je n'ose à mon tour vous parler de ma chère Clara.

B E T T I, *plourant.*

Ah ! M. VWilson, si not' maître est condamné, not' maîtresse n' survivra pas à son père.

W I L S O N.

Betti, je veux la voir ! il faut que je la voie. Demandez-lui de ma part un moment d'entretien, j'attends ici sa réponse.

B E T T I.

Oui, M. VWilson. ( *Elle entre dans la maison de Sidney.* )

---

S C E N E V.

Les Précédens, moins BETTI.

T O M.

M. VWilson, pourquoi donc qu' vous v'la déjà de retour avec vos soldats !

W I L S O N, *une lettre à la main.*

Remettrai-je cette lettre à Clara ?... Sidney m'a recommandé de ne la lui donner qu'après... Ce sont sans doute de cruels adieux... et peut-être... Remplissons ce pénible devoir... Qu'importe que je devance le moment d'obéir aux dernières volontés du meilleur des pères... une lettre de lui, quelle qu'elle soit, ce sera pour sa fille le plus grand des bienfaits.

T O M.

Comme la douleur vous isole tout seul ! Je suis là, il ne m'entend pas ; je parle, il ne me voit pas... Touchons-le... il ne me sent pas. ( *On entend du bruit.* ) Ah ! voilà Betti.

B E T T I.

M. VWilson, voilà Mlle. Clara.

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, BETTI.

CLARA, *éplorée, sort précipitamment de la maison de Sidney.*

Où est-il ? où est-il ? ah ! Wilson, que vous vous êtes fait attendre ! Vous avez accompagné mon père jusqu'au camp ?

WILSON.

A qui aurais-je confié un soin aussi sacré ?

CLARA.

Ah ! dites-moi, dites-moi ! le général n'a pu croire que le respectable chef de nos habitans, que le modèle des hommes et des pères, fut capable d'un crime atroce.

WILSON.

Il était disposé à ne pas le croire.

CLARA.

La conviction aurait-elle succédé dans son esprit ?

WILSON.

Votre père a tout fait pour le convaincre.

CLARA.

Et il a réussi ?

WILSON.

Oui, Clara.

CLARA.

Ah ! du moins, on a respecté ses jours !

WILSON.

Un conseil de guerre doit en ce moment prononcer sur lui.

CLARA.

O mon dieu !

WILSON.

Ce sont de braves guerriers.

CLARA.

De braves guerriers ! Ils reconnaîtront son innocence ! Mais vous, Wilson, vous l'avez abandonné dans ce moment ! Eh ! qui mieux que vous pouvait le défendre ? Vous, dont il allait faire son fils bien aimé ! qui mieux que vous, appréciant toutes ses vertus, pouvait en faire ressortir l'éclat ? Votre place était auprès de lui ; et vous ne deviez reparaitre en ces lieux que pour le ramener dans mes bras.

WILSON.

Croyez bien, Clara, que j'ai fait tout ce que je pouvais, tout ce que je devais faire. Les ordres du général m'ont forcé à le quitter. Ces ordres me parurent bien cruels, mais....

CLARA.

Mais....

WILSON.

Ce qui les adoucit, c'est que votre père m'a confié pour vous une lettre....



CLARA.

Une lettre de mon père!... Ah! donnez, donnez!

WILSON.

Je ne devais, suivant ses intentions bien formelles, vous la remettre que demain; mais Sidney ne peut être coupable, et je ne sais quel pressentiment me dit que cette lettre peut le sauver. ( Il lui remet la lettre. )

CLARA, ouvrant la lettre avec empressement.

Voyons, voyons! ( Elle lit. ) « Ma fille, lorsque tu recevras cette lettre j'aurai cessé d'exister. » ( Elle jette un cri, et tombe défaillante dans les bras de Wilson. )

WILSON.

Ma chère Clara, croyez - en votre ami! Sidney respire encore!

TOM, ramassant la lettre et la regardant.

M. Wilson, mademoiselle n'a pas tout lu?

WILSON, lit tout en soutenant Clara qui recioient peu à peu à elle.

« Mais si j'ai fait le sacrifice de ma vie pour sauver les habitants d'Ellenbourg, rien ne peut me faire sacrifier l'honneur de ma famille. Je me suis dévoué pour mes concitoyens. »  
« Après ma mort, publie hautement mon innocence, et que mon nom reste aussi pur que celui de mes ayeux! »

CLARA.

Il était innocent, et pourtant ils l'ont condamné!

WILSON.

Peut-être est-il encore temps! volez, volez au camp, et que cette lettre remise par vous au général...

CLARA, saisissant la lettre et s'éloignant avec rapidité.

Oui, oui, Wilson... j'y vole, mon père! mon père est innocent!

WILSON.

Que ne m'est-il permis de l'accompagner.

BETTI.

Je la suis, M. le colonel. ( Elle sort en courant. )

TOM.

Ei moi aussi, je s'rions bientôt de r'tour avec de bonnes nouvelles! ( Il sort aussi en courant. )

---

### SCENE VII.

WILSON, OFFICIERS, SOLDATS.

WILSON.

Que je m'applaudis d'avoir forcé l'aveu du dévouement le plus sublime! Que dis-je? peut-être Clara n'arrivera-t-elle que

pour être témoin... O mon dieu! daigne accorder à ma fervente prière le salut de Sidney!... Mais si le général, après avoir reconnu le trait du plus noble courage, exigeait encore l'exécution des ordres dont il m'a chargé ce matin? Comment les habitans éviteront-ils ces funestes représailles? Comment? Ah! je connais l'ame compatissante et généreuse de notre digne chef! la vue des flammes dévorant ces habitations, lui causerait une éternelle douleur! Eh bien! osons employer le moyen.... Il m'expose sans doute à toute la sévérité d'une austère discipline! Mais qu'importe le danger lorsqu'il s'agit de sauver des milliers d'infortunés! (*aux officiers.*) Messieurs, suivez-moi. Je vais vous faire connaître les dispositions secrètes qu'exige de nous la pénible circonstance où nous nous trouvons.

(*Wilson s'éloigne d'un côté avec les officiers et les soldats.  
Tom entre de l'autre. La nuit vient peu-à-peu.*)

---

S C E N E V I I I.

TOM, seul. Il est essoufflé, et s'essuie la figure.

Il n'y a pas moyen de les suivre! ... J' n'ai jamais vu courir si vite! comm' c'est léger un' femme! ma foi, j'ai renoncé à les attraper! Avec ça la nuit d'vient noire, et j' crois p'us prudent d'attendre des nouvelles auprès de M. Wilson. Allons le trouver et nous reposer un peu.

(*Tom se trouve sur le devant de la scène, du côté opposé à la maison de Smith. Au moment où il se retourne pour éloigner Smith et Fox, déguisés en paysans, sortent avec précaution de la maison de Smith.*)

---

S C E N E I X.

SMITH, FOX, TOM.

S M I T H, bas à Fox.

Je ne vois personne.

(*Tom s'arrête et écoute.*)

F O X, après avoir regardé.

Non, personne.

S M I T H.

Viens.

(*Ils sortent de la maison qu'ils referment.*)

T O M, à part.

Qu'est-ce que j'entends donc là! On parle tout bas avec mystère... C'est du côté de la maison de nos deux étrangers.

(*Il se cache de Smith et de Fox.*)

S M I T H, à Fox.

Tu n'as pas oublié ton bâton?

F O X.

Je m'en suis bien gardé...

S M I T H.

Bon ! c'est l'essentiel.

T O M , à part.

C'est nos deux coquins !

F O X.

Qui nous reconnaîtrait sous ce déguisement ?

S M I T H.

Et la nuit, surtout.

T O M , à part.

Y sont déguisés ! qu'est-ce que ça signifie ?

S M I T H.

Avant le jour, nous serons au camp des anglais.

F O X.

Allons, en route !

S M I T H.

Partons ! (*Ils s'éloignent doucement et avec précaution.*)

T O M.

Ah ! je les suis ! et au premier poste, nous verrons. On ne se déguise pas comm' ça pour rien !... Attends ! attends !

(*Il suit Smith et Fox en imitant leur démarche. On entend battre au champ. Wilson, les officiers et quelques soldats accourent.*)

S C È N E X.

WILSON, OFFICIERS, SOLDATS.

Les officiers ont adopté mon projet, mes vœux sont remplis, et cet nuit sera peut-être moins funeste que je ne le pensais... Que vois-je ? Clara qui ramène son père dans nos bras ! O bonheur ! (*Le Général, Sidney, Clara et Betti suivis de soldats, et des habitans qui portent des flambeaux.*)

S C È N E X I.

Le GÉNÉRAL, WILSON, SIDNEY, CLARA, BETTI, OFFICIERS, SOLDATS, HABITANS.

W I L S O N , se jetant dans les bras de Sidney.  
Mon père, vous nous êtes donc rendu !

S I D N E Y , le repoussant.

Eloignez-vous, monsieur, vous avez trahi ma confiance.

W I L S O N.

Devais-je laisser périr ?...

S I D N E Y.

Vous deviez m'obéir. Les dernières volontés sont sacrées ; il fallait les respecter.

W I L S O N.

L'innocent devait-il être sacrifié ?

S I D N E Y.

Oui ; puisque le sang d'un seul suffisait et empêchait de répandre celui d'une foule de victimes innocentes comme moi.

CLARA.

Mon père , il était déjà votre fils.

SIDNEY.

Il ne l'est plus.

WILSON.

Homme cruel ! je vous admire au moment même où je suis frappé par un arrêt sévère.... Mais si le général, revenu à des sentimens que sa douleur a dû lui faire oublier.... Si le général pardonnait ?...

SIDNEY.

Vain espoir ! Ellenbourg est perdu !

CLARA.

O mor dieu ! le dévouement de mon père ne pourra-t-il le fléchir. ( Elle s'agenouille , on l'imue. Le général paraît , on bat aux champs. )

WILSON.

Voici le général.

---

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

TOUS.

Général !

LE GÉNÉRAL.

Mes amis , j'ai suivi l'exemple de Wilson. Dans la crainte de m'égarer par vengeance , de punir avec trop d'écart la mort de mon second fils , je m'en suis rapporté au conseil de guerre assemblé.

TOUS.

Eh bien ?

LE GÉNÉRAL.

J'ai cherché à l'intéresser par le sublime dévouement de Sidney , à lémouvoir par le tableau du malheur des habitans. Le conseil a répondu que la sûreté de l'armée était au-dessus de toutes considérations ; que le sang de Seymour , de notre frère d'armes , demandait vengeance. Enfin , il a ordonné que l'exécution militaire d'Ellenbourg aurait lieu sur-le-champ , si les coupables n'étaient pas connus.

SIDNEY.

Eh bien ! Wilson , applaudissez-vous de votre conduite. Demain , les habitans d'Ellenbourg n'auraient eu à me donner que des regrets honorables pour moi , et demain ils pleureraient leur fortune et l'asile de leurs pères !

WILSON , à ses genoux.

Sidney , pardonnez !

SIDNEY.

Jamais. Allez exécuter cet ordre barbare ; allez porter le désespoir dans le cœur de tous ceux qui vous chérissaient.

WILSON.

Mais avant eux , vous m'étiez plus cher encore !

SIDNEY, *Asant le général.*  
Le général attend que vous partiez.

WILSON.  
Général!....

LE GÉNÉRAL.  
Partez, colonel.

WILSON.  
J'obéis.

*( Clara et les habitans se jettent aux pieds du général. Sidney et Wilson joignent leurs prières à ces instances. Le général est inflexible. Il ordonne de nouveau en montrant l'ordre. Wilson s'éloigne. Les habitans se dispersent avec effroi. )*

---

SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL, SIDNEY, CLARA, BETTI, OFFICIERS, SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.  
Vous, Sidney, hâtez-vous d'éloigner de leurs demeures les malheureux habitans d'Ellenbourg.

SIDNEY.  
Où trouveront-ils un asile?

LE GÉNÉRAL.  
Dans notre camp.

CLARA.  
L'existence?

LE GÉNÉRAL.  
Sous nos tentes.

SIDNEY.  
Quelle sera leur patrie?

LE GÉNÉRAL.  
La nôtre.... Allez, et donnez à tous l'exemple du courage dans le malheur.

*( Ils vont pour partir. On entend dans la coulisse la voix de Tom. )*

---

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TOM, SMITH, FOX, SOLDATS.

TOM.  
Oh! tu marcheras! quand j'vous dis que vous marcherez.  
*( Il pousse Fox, qu'il tenait par le collet. Smith les suit avec les soldats. )*

TOM.  
Le général! ah! tant mieux! ça s'ra p'utôt fait. Ah! ça, d'essons un peu pourquoi vous vous sauviez? pourquoi que vous avez ces habits-là? pourquoi....

SMITH.  
Est-ce à toi de nous interroger?

FOX.

De nous arrêter sans motif.

LE GÉNÉRAL, à Sidney.

Quels sont ces deux hommes ?

TOM.

Deux coquins.

SIDNEY.

Deux étrangers parmi nous. L'un se nomme Smith et l'autre Fox.

LE GÉNÉRAL, consultant ses tablettes.

Smith ! Fox !

SMITH, avec assurance.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

J'ai sur vous des notes peu favorables.

SMITH.

C'est le fruit de la haine inexplicable qu'on nous porte en ces lieux.

FOX.

Qui n'a pas ses ennemis !

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi ce déguisement ?

TOM.

Y voulaient fuir, mais j' les ai arrêtés, seul avec ces militaires.

SMITH.

Nous voulions nous éloigner de ce bourg, afin de n'être pas témoins de notre propre ruine.

LE GÉNÉRAL.

Un déguisement n'était pas nécessaire.

SMITH.

Le colonel Wilson s'opposait, je ne sais par quelle raison, à notre départ. Nous avons cru échapper à des ordres qui nous semblaient trop rigoureux.

LE GÉNÉRAL.

Où alliez-vous ?

SMITH.

Nous marchions sans but déterminé.

FOX.

Au hasard.

LE GÉNÉRAL.

Quelle route suiviez-vous lorsque vous avez été arrêtés ?

SMITH, embarrassé.

Quelle route, général ? Mais nous n' savons.

TOM.

Si fait ! si fait ! y savent b'en que c'est celle qui mène au camp des anglais.

FOX, avec colère, et le menaçant de son bâton.

Te tairas-tu, menteur !

*L'Incendie du Village.*

al. Sidney  
Le général  
nt l'ordre.  
c effroi.)

SOLDATS.

meures les

du cou-

la voix

marcherez.

h les suit

Ah ! ça,  
quoi que

T O M.

Général, y s' révolte ! j' vous conseille d' leur faire ôter ces bâtons.

L E G É N É R A L.

J'y consens.

( *Smith remet de lui-même son bâton aux soldats.* )

F O X.

Non.

T O M, saisissant le bâton de Fox.

Allons, donne ! ( *Fox résiste, Tom tire à lui.* ) Oh ! tu l' donneras !

S M I T H, à Fox.

A quoi bon cette résistance !

T O M, tirant une dernière fois avec force.

Ah ! j' l'aurai !

( *Fox laisse aller son bâton. Tom le tenant par les deux bouts, le heurte violemment sur son genou. Le bâton casse. On aperçoit alors des papiers qui y étaient renfermés.* )

T O M.

Tiens ! tiens ! général, général, y a des papiers dedans.

T O U S.

Des papiers !

( *Fox fait un mouvement pour les saisir ; il est contenu par les soldats. Tom présente les papiers au général.* )

L E G É N É R A L, après avoir regardé les papiers.

Ce sont mes dépêches ! voilà les coupables ! Misérables, après avoir lâchement assassiné un brave qui n'aurait dû périr qu'au champ d'honneur, vous laissez conduire au supplice, le plus vertueux des hommes ! Mais le ciel, lui-même, a pris soin de vous dévoiler. ( *A un officier.* ) Qu'ils soient traduits à l'instant devant le conseil de guerre.

( *On emmène Smith et Fox.* )

( *Au même instant, des flammes brillent de tous côtés et éclairent vivement le théâtre. Les habitans effrayés, au désespoir, accourent en foule et implorent le général.* )

---

S C E N E X V.

LES PRÉCÉDENS, moins SMITH et FOX, HABITANS, etc.

T O M.

Tout l'bourg est brûlé !

C E A R A.

Fuyons, mes amis, fuyons !

S I D N E Y.

Général, au nom de l'humanité, faites arrêter les progrès de cet horrible incendie !

L E G É N É R A L.

Messieurs, courez, et que les secours les plus prompts soient prodigués partout. ( *On se dispose à partir, Wilson entre.* )

SCENE XVII ET DERNIERE.

La DUBOIS, WILSON.

LE GÉNÉRAL.

Wilson, que cette cruelle exécution cesse à l'instant.

WILSON.

O mon dieu ! je te remercie de m'avoir si bien inspiré !  
(*Surprise générale.*) Rassurez-vous, général, et vous tous, mes amis, ces flammes ne dévorent pas vos habitations ?... (*au général.*) Persuadé que vous ne pourriez soutenir la vue d'un si horrible spectacle, j'ai eu recours à la ruse pour émonvoir votre cœur. J'ai fait mettre des feux de distance en distance sur toutes les places, de manière à ce que les flammes ne puissent atteindre aucun édifice. Plus de crainte, Ellenbourg est sauvé.

LE GÉNÉRAL, à Wilson.

Digne ami !

SIDNEY.

Qu'il m'en coûtait de ne plus te nommer mon fils !

CLARA, lui tendant la main.

O mon époux !

WILSON.

Est-il une plus belle, une plus douce récompense !

(*Le général, Sidney, Clara, Betti et Tom sont groupés autour de Wilson. Les habitans l'entourent à genoux. Les soldats lèvent leurs armes au-dessus de sa tête. Les flammes, un moment amorties, brillent du plus vif éclat.*)

T A B L E A U.

Fin du troisième et dernier acte.

*Pa, approuvé pour être représenté à Leipzig  
le 9<sup>e</sup> Juillet 1844.*

*Le Secrétaire de la Société*

*Reverend*



